

LE JOURNAL DE GUIGNOL



« Qui s'y frotte s'y cogne ! »

RÉPUBLICAIN, SATIRIQUE, HUMORISTIQUE ET LITTÉRAIRE
PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

VENTE EN GROS

AU BUREAU DU JOURNAL :

20, rue Cavenne, — LYON

ADMINISTRATION & RÉDACTION

LYON, 20, rue Cavenne, 20, LYON

ABONNEMENTS : 6 fr. par an. (Prix unique)

Adresser mandat à l'administrateur, 20, rue Cavenne, Lyon

ANNONCES... } PUBLICITÉ POPULAIRE
à prix très réduits
S'adresser : 20, rue Cavenne, 20

Dépôt : M. MORETTON, rue des Archers, 17, Lyon



Mort de M. Burdeau

Mes pauvres belins, y a longtemps déjà que le parsident de la Chambre des députés était sensément z'obligé de garder le lit, mais on z'était loin de s'attendre à un dénouement si subito. Il esse défunté mercredi matin, emporté par c'te maladie si répandue que ne pardonne pas.

Tous les tamis que comptait Burdeau, et y sont nombreux les ceusses

qui l'ont vu commençasser ses débuts dans la porlitique, vont z'avoir un chagrin véritable et feront la déplorance d'une mort si subite que prive la République d'un de ses plus fidèles sarviteurs.

Il est viendu z'au monde le 10 septembre 1851 ; ses parents, qui étaient de modestes canezards, en voyant chez leur rejeton une intelligence épatante, le poussèrent sariousement. Il fit donc sa débutance dans les écoles primaires de Lyon, puis devint boursier au Lycée et obtint le prix d'honneur au concours des Lycées de France. Pour un mami bien chouette que fesait z'une débutance tapée, ça n'en était z'un. Il entra z'ensuite à l'Ecole normale.

En mil huit cent sepetante, voyant la Patrie z'en danger, il s'engagea, et plus tard fut pincé par les Alboches que l'envoyèrent prisonnier z'en Allemagne. Son courage et sa conduite brillante valurent z'a ce goné de Lyon le ruban de la Légion d'honneur. Après nos malheurs, il fit sa débutance dans l'Uruniversité et fut professeur de philosophie au Lycée Louis-le-Grand, et devint chef du cabinet de Paul Bert.

Il fut z'élui député en 1885, en compagnie de deux gones pleins de dévouement, eux t'aussi, z'a la Patrie : Ballue et Thiers.

A la Chambre des députés, on fit la remarquance que c'était z'un bûcheur au piniâtre et un orateur espatrouillant ; aussi, mes belins, il avança à la vapeur.

Rapporteur du but de geai de l'instruction purbique et rapporteur général du budget, il fut z'élévé au poste de ministre de l'instruction purbique. Queque temps après, il fit la remplaçance de Cavaignac au ministère mariné. Il fit l'organisançe de l'expédition du Dahomey et en vit la réuississance.

Avec Casimir-Perier, il prit le portefeuille de la galette, dans lequel il fit la déployance de grandes qualités. Il fut élu z'ensuite vice-parsident de la Chambre, et enfin, après l'assassinat de notre regretté Parsident Carnot, M. Casimir-Perier devint chef de la République, et lui, Burdeau, devint parsident de la Chambre des députés.

C'est là que la Mort cruelle est venue le sarcher.

C'est z'égal, v'la z'un mami, un enfant du populo qui, par son intelligence et sa volonté, a feni par arriver tout jeune aux plus hautes dastinées. Et dire qu'y a fallu que la Parque cruelle arrête aveque ses cisailles em...bêtantes une carrière si bien commencée.

Nous regrettons tous bien sincè-

rement le grand homme qui vient de mourir, et tous les Français de cœur donneront un salut respectueux au cercueil qui contiendra les restes d'un des meilleurs et des plus fidèles défenseurs de la République.

JEAN GUIGNOL.

PAIRE D'AMIS et paire de gants

Le Tsar a envoyé au Pape un télégramme pour lui annoncer qu'il graciait un grand nombre de condamnés polonais.

Très bien ! et point n'est besoin d'être s...atisfait comme un de ces polonais libérés pour applaudir à cet acte de clémence, en criant : « Vive la Russie, Monsieur ! » Mais, en réponse à ce télégramme, le Pape a adressé au Czar une lettre autographe dans laquelle il l'engage vivement à persévérer dans la politique libérale.

Hum ! voilà qui refroidit mon enthousiasme ; car si les conseils pontificaux sont aussi libéralement suivis, là-bas, qu'ici, hé bien ! les moscovites ne risquent pas de se « fouler la rate » en courant trop vite dans la voie des réformes et du progrès.

..

LES Comédiens contre un Comédien

M. Coquelin AÎNÉ
ET LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Alia jacta est ! — Le Comité — de salut public — de la Comédie-Française vient de décider à l'unanimité « d'engager contre M. Coquelin aîné (de la Comédie-Lyonnaise, présentement), une « action » judiciaire... qui ne sera jamais — quel qu'en soit le résultat final — qu'une mauvaise action peu susceptible de faire remonter « celles » des sociétaires du Théâtre-Français.

Après une hésitation assez naturelle de la part de ces lilliputiens de l'art méditant d'enchaîner l'immense talent de Gulliver, ces pygmées — se drapant fièrement dans leur « manteau d'Arlequin » comme de minuscules Don César de Bazan — ont résolu de prendre l'offensive... et une indemnité de cent mille francs dans la poche de celui qu'on peut nommer Coquelin-le-Grand — sans hyperbole — lorsqu'on le compare à la *petitesse* de ses anciens camarades devenus ses persécuteurs inté-

ressés et lançant contre lui les foudres de papier — timbré — de leur excommunication majeure : hors l'étroite « chapelle » de la rue Richelieu, pas de salut !

Cela rappelle vaguement, en effet, la mésaventure du P. Didon — jugé trop éloquent dans la chaire de St-Philippe-du-Roule et que ses jaloux confrères firent exiler au fond d'un couvent perdu de la Corse — comme les myrmidons de la Comédie-Française prétendent obliger Coquelin aîné — dont la puissance artistique les gêne — à expatrier éternellement sa gloire.

O Molière ! que n'es-tu encore de ce monde ! De quelle fine comédie ton libre génie flagellerait ces *Tartufes* de l'art déclarant — non seulement que ta Maison est à eux et le faisant connaître — mais encore arguant du droit d'exiler à jamais de la scène française le plus illustre de tes héritiers ! et de quel fouet satirique vendeur tu chasserais ces « marchands du Temple » qui rabaissent ton culte à une misérable *Question d'argent* !... infiniment moins spirituelle que l'œuvre de Dumas fils, qu'ils introduisent si vilainement au répertoire.

Donc, c'est bien décidé, le général Claretie — qui porte si crânement « son nez

sur l'oreille » comme dit mon maître Aurélien Scholl, avec son esprit incisif — le stratège Claretie (qui joue au *César* sous le fallacieux prétexte qu'il se prénomme Jules... pour les dames et la « chambrée ») va enfourcher son grand cheval de bataille : le fameux décret impérial de Moscou, que nos ennemis réconciliés, les Russes, auraient bien dû *crémér* en même temps que le Kremlin.

Cet ukase du Tsar corse Napoléon « interdit à tout comédien ayant fait partie du Théâtre-Français de se montrer sur une autre scène française sans l'autorisation du Surintendant des Théâtres, » autorisation demandée par M. Coquelin et refusée par M. le Surintendant Claretie... lequel n'en a pas eu besoin pour écrire une « préface » de Paulus littéraire, en tête d'un ouvrage *boulanjésuitico-militaire* du capitaine Dantit, genre de « l'Ernest au cheval noir » qui se brûla au cimetière d'Ixelles, ce que personne ne lui soupçonnait.

Or, cette autorisation arbitrairement refusée par « l'homme à la Préface » à l'ex-sociétaire de la Comédie-Française Constant Coquelin — malgré l'accomplissement régulier de ses vingt années de brillants et loyaux services dans la Maison de Molière — fut toujours accordée sans

difficulté à ses prédécesseurs dans le même cas : Beauvallet, Ligier, Brindeau, Geffroy, etc. Pourquoi deux poids et deux mesures au préjudice de l'éminent artiste que nous avons le bonheur de posséder aux Célestins ? Parce que, le mois prochain, il va rejoindre Sarah Bernhardt — l'autre grande transfuge de la scène de la rue Richelieu — au théâtre de la Renaissance, qu'elle dirige avec un succès colossal ; et qu'en engageant Coquelin, la conjonction de ces deux « étoiles » resplendissantes de l'art dramatique français relèguera dans le *troisième dessous* les « nébuleuses » actuelles de la Comédie-Française.

Peut-être faudrait-il aussi chercher l'explication de l'acharnement déployé par cette dernière contre M. Coquelin, dans... le point de départ du conflit qui les divise.

On sait, en effet, que l'illustre comédien — qui nous enchante depuis la réouverture des Célestins — donna et maintint énergiquement sa démission de « sociétaire » en 1886, à propos d'un incident qui se produisit au sujet de Mlle Dudley, une tragédienne aux bras de Junon — mais dont le talent faisait *pitié*... en *général*. Néanmoins, sa nomination fut ministériellement préférée à celle de candidats infiniment plus méritants... sur lesquels elle

Quant aux français timorés qui redoutaient — après la mort d'Alexandre III — la dénonciation de l'alliance franco-russe (?) ils doivent être pleinement rassurés par ce fait que, l'Amiral Gervais, qui, depuis Cronstadt, possède l'ordre de l'Aigle-Blanc, vient de recevoir un souvenir de Nicolas II pour sa seconde visite en Russie : c'est une tabatière en or, garnie de brillants et ornée du portrait du Tsar Alexandre III.

Le bray mathurin — qui n'aime pas les pékins parlementaires — pourra donc narguer tout à son aise les députés-commissaires qui voudraient mettre le nez dans les manœuvres de son escadre, en leur fredonnant cette traduction nouvelle de l'Hymne russe :

*J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
Le Tsar Nicolas n'vous en donn'ra pas !*

*— es es auq s s yedoei ab tis !
sup xedo xerayudo zednautais ob te*

Autre incident, non moins significatif et non moins rassurant pour notre « russomanie » : Le nouvel Empereur de toutes les Russies vient d'acheter une paire de gants chez un de nos compatriotes, un français établi sur la Perspective Newski. Le marchand voulait faire porter cette emplette au palais de son auguste client ; mais le jeune Czar lui dit alors en riant : « — J'ai toujours sur moi de l'argent de poche pour payer ce que j'achète. »

Impossible, on en conviendra, de faire plus délicatement allusion aux nombreux emprunts russes émis — et à émettre — qui ont si bien remplis les poches et les coffres impériaux, en ouvrant, comme ont voit, d'immenses débouchés à notre commerce et à notre industrie chez les Slaves : aujourd'hui c'est une paire de gants, demain ce sera quelques cravates, ou une douzaine de faux-cols ; plus tard, peut-être, qui sait ? fournissons-nous la majeure partie des « chandelles » consommées par les cosaques.

En attendant, nous « la » tenons... c'est bien déjà quelque chose ! et les Allemands eux-mêmes nous y aident, puisque lorsque la mission française se rendit à St-Petersbourg pour les obsèques du czar Alexandre III, elle trouva à Cologne un train spécial, formé par ordre de l'empereur d'Allemagne, qui la conduisit jusqu'à Eldkuhen, frontière russe ?

Après ça, il espérait peut-être que son train déraillerait en route ?.

RATAKOU.



REVUE DES THÉÂTRES

Grand-Théâtre

J'arrive bien un tantinet en retard pour parler de la reprise de l'Africaine, qui a eu lieu la semaine dernière, mais le chef-d'œuvre de Meyerbeer, si en faveur auprès du public Lyonnais, ayant été très bien interprété, je ne puis le passer sous silence.

C'est d'abord la grande cantatrice, Mme Fiérens, qui s'incarne dans le rôle de Sélika, qu'elle a fouillé, ciselé, avec cette conscience qui n'est pas le plus mince atout de son formidable bagage artistique. Je ne connais rien de plus beau et de plus sensationnel, artistiquement parlant, que cet admirable 4^e acte, interprété par Mme Fiérens et l'excellent M. Duc (Vasco de Gama), qui, modérant les sonorités de son merveilleux et puissant organe, s'est montré chanteur de goût, donnant à la phrase un style parfait.

Mme Fiérens et M. Duc ont été l'objet d'ovations enthousiastes et de rappels répétés.

M. Simon chantait pour la première fois Nélusko. Très nerveux au début, il a su par la suite modérer sa fougue. A la 2^e représentation de cet ouvrage, M. Simon, mieux en possession de son personnage, l'a tenu avec plus de vaillance.

Mlle de Nocé donne de la correction au rôle sacrifié d'Inès. M. Verin, superbe d'allures, a grand air dans celui de l'Amiral.

MM. Ramieu, Combe-Ménard et Thonnerieux se font remarquer.

La grande marche, dans laquelle le ballet tient une place prépondérante, a été admirée. Constatons en passant que notre bataillon de danseuses est en progrès.

Le premier début de M. Delpouget, basse chantante, a eu lieu l'autre soir dans Faust. La voix est solide, bien timbrée et d'un volume suffisant. Le chanteur m'a paru expérimenté et bien doué. Un bon accueil lui a été fait.

TITI.

Théâtre des Célestins

Nous ne pouvons laisser sous silence les nombreuses réclamations qui nous parviennent concernant le théâtre des Célestins, voici les plus bénignes :

« Aucune troupe en perspective et nous sommes à la fin décembre, nous avons bien Coquelin mais il va nous quitter.

« Est-ce que la subvention a été votée seulement pour que M. Campocasso l'empoche ?

« Est-ce au détriment des Lyonnais que M. Campocasso veut augmenter sa réputation de vieux roublard ? »

Nous sommes bien obligés de donner raison à nos correspondants accidentels et nous espérons que la direction en fera son profit.



ZOLADRE !

— Le pape a autorisé M. Brunetière Directeur de la Revue des Deux-Mondes à publier le compte rendu de l'entrevue qu'il lui a accordée, désireux, sans doute, de récompenser hautement la vertu, en la personne du successeur de Ch. Buloz, comme il venait de punir le vice en refusant de se laisser baiser la mule par cet Antechrist de Zola, lequel — sur la foi du dicton que « tout chemin mène à Rome » s'est maladroitement avisé de passer par Lourdes pour se rendre dans la Ville-Eternelle.

A défaut du successeur de St-Pierre, le grand Médantiste — pour ne pas revenir bredouille de sa chasse au « document romain » — s'est rabattu sur l'héritier de Victor Emmanuel : faute de grives, on mange des merles... mais quel vilain merle ! et il ne fallait rien moins que l'imperturbable confiance d'Emile dans le proverbial aphorisme « a beau mentir qui vient de loin » pour publier urbi et orbi que « ce roi est très charmant et rempli d'affabilité ».

Le capitaine Romani en sait quelque chose.

« Sire — a dit Zola en arrivant — je viens déposer toute ma gratitude à vos

pieds, pour l'accueil si bienveillant que je reçois en Italie. »

Le roi se mit à sourire et lui tendant la main, dit : « Vous êtes presque des nôtres et les Italiens, en vous accueillant si affectueusement, vous ont montré combien ils étaient heureux de vous avoir auprès d'eux ».

Et le capitaine Romani donc ! c'est plus que du bonheur, c'est de l'ivresse que lui faisait éprouver, quelque jours auparavant, le tribunal de Savone, en rendant son jugement malpropre — qui aurait rudement besoin de l'être... savonné !

Mais laissons la parole au dernier des Rougon-Macquar... on l'échant les bottes de celui dont il était si bien digne de rester le sujet : « Et après quelques paroles flatteuses pour mon œuvre (!) Sa Majesté m'a demandé si mon père était vénitien ? — C'est mon grand-père, ai-je répondu, et moi-même j'ai été sujet italien jusqu'à 21 ans. En tirant au sort, j'ai été naturalisé français. »

Oh ! si peu ! — à en juger par ce qui suit — que ce n'est vraiment pas la peine de tant en parler. La caque sent toujours le hareng... de l'Adriatique.

« Il fallait songer à la patrie de vos pères et rester avec nous, me dit le roi avec un doux reproche. »

Ah ! qu'en termes galants, ces choses-là sont dites !

C'eût été, pour la France, jouer à qui perd gagne ; car les rayons que Nana, Pot-Bouille et Cie ont ajoutés à sa gloire littéraire eussent été beaucoup plus idoines au pays des ruffians et des crispailleurs.

— Zola continua : « L'Italie accomplit des prodiges depuis sa renaissance, elle a fait en quarante ans ce que la France a fait en cent ans. L'Italie est véritablement un grand et beau pays, Sire ! »

Pour ceux qui aiment les poux... et autre vermine encore plus naturaliste. Quant à ce que l'Italie a fait durant ces quarante dernières années, en tant que défaites essuyées — avantageusement — actes d'ingratitude abjecte et d'odieuse provocation à l'égard de ses libérateurs, de plates flagorneries et de basse servilité vis-à-vis de ses anciens oppresseurs : Emile Zola a raison, ce n'est même pas en remontant de plusieurs siècles dans l'histoire de la France, qu'on y trouve-

l'emporta de « deux boules blanches ». Ce caprice de la Fortune — dont la roue met parfois tant de lenteur à tourner pour d'autres — provoqua la retraite de MM. Coquelin, Delannay et Got, qui ne se trouvaient plus assez « jolis » pour donner la réplique à la nouvelle reine de beauté qu'on leur imposait pour camarade. Toutefois, M. Got n'effectua qu'une « fausse sortie » du côté jardins et rentra par le côté cour. En attendant, paraît-il, une meilleure occasion de se retirer « bon doyen, bon époux, rentier et... décoré. »

Quant à M. Coquelin : voilà pourquoi la Comédie-Française voudrait que ce plus glorieux de ses fils restât muet !

Mais ce qu'il y a de plus piquant dans son cas, c'est que sa marâtre de la rue Richelieu a été la première à manquer à l'article prohibitif du décret de Moscou, qu'elle invoque contre son enfant prodigue. Car, après qu'il eut démissionné comme « sociétaire », elle l'engagea, quelques années plus tard, comme « pensionnaire » (précisément dans les conditions où la Renaissance va le prendre) et le mettant dans le cas de se voir frappé d'une amende, — dont le Théâtre-Français eût été l'auteur et le bénéficiaire, — en se faisant ainsi le complice de cette première viola-

tion du décret de Moscou. Or, en matière de viol, on nous accordera que le premier est beaucoup plus dolosif que la récidive.

Demandez plutôt à M. Alexandre Dumas fils, un des fournisseurs attitrés de la Maison — de Molière — et qui a soutenu jadis une thèse doctorale sur cette question des rapports du « travail » et du capital.

Est-il besoin de faire remarquer, du reste, que la loi n'admet pas les vœux éternels. Le divorce rompt même ceux du mariage. Les prêtres, au contraire, qui désirent — comme l'ex-Père Hyacinthe — tâter du conjungo, malgré l'irrévocabilité de leurs engagements ecclésiastiques, sont libres d'en contracter d'autres, légalement et légitimement.

Je lisais, l'autre jour, que le savant colonel Deport — dont « le flair d'artilleur » égale au moins celui du général Mercier, puisqu'il a doté notre armée de son nouveau canon — prenait sa retraite militaire et entrait comme Directeur au service de la grande Cie industrielle de Commentry-Fourchambault. Tous ses camarades de la Guerre et de la Marine, tous les Ingénieurs et chefs de bureau des autres ministères, ou administrations de l'Etat — dans le même cas — sont libres d'en faire autant, après accomplissement de leurs années de

service réglementaire. M. Casimir-Périer, M. Dupuy, M. Challemel-Lacour, M. Burdeau, sont également libres, à l'expiration de leurs pouvoirs présidentiels, d'aller « présider » — puisque c'est leur profession — le Conseil d'administration des Mines d'Anzin, le Conseil municipal d'Ille-sur-Tet, le Cercle catholique des Frères de Caluire, ou le Congrès des canuts de la Croix-Rousse, sans que personne y puisse trouver à redire.

Seul, M. Coquelin serait condamné — comme un paria de la scène — au supplice de Tantale des « planches » où l'attendent encore tant de triomphes et où le public enthousiaste de son merveilleux génie artistique compte bien l'acclamer longtemps encore ! Allons donc ! jamais un tribunal français ne consacrera cette iniquité et ne s'associera à ce véritable acte de vandalisme théâtral.

Quant à l'argument des avocats d'office de la Comédie-Française, consistant à soutenir que M. Coquelin perpète un acte d'ingratitude tellement impardonnable — en désertant la Maison qui fut le berceau de sa renommée, pour élever autel contre autel, chez sa redoutable concurrente que

Rien que la mort serait capable d'expier son forfait !

qualifié — pour un peu plus — de « parricide ! » cet argument a tout juste la valeur du calcul égoïste d'un patron tyrannique — commerçant honorable mais borné — qui, après avoir contribué à l'éducation industrielle d'un jeune employé, devenu un excellent chef de rayon grâce à son travail et à son intelligence, aurait la prétention d'enchaîner à jamais l'avenir de cet utile auxiliaire dans l'étroite limite du comptoir de ses débuts, sous prétexte de gratitude éternelle et au mépris de la liberté individuelle, des intérêts propres de ce bon et précieux collaborateur temporaire.

Une pareille thèse est-elle soutenable ? et quelle jurisprudence admettrait la validité d'un contrat aussi léonin ?

Si la réputation de M. Coquelin a bénéficié, dans une certaine mesure, de son séjour au Théâtre-Français, les éminents services qu'il y a rendus, le lustre que son éclatante personnalité artistique a jeté pendant si longtemps sur cette scène, ont largement acquitté sa dette et le délient de toute obligation à l'égard du « syndicat » qui voudrait mettre cette lumière sous le boisseau.

Et qu'on ne vienne pas invoquer l'intérêt primordial de l'art, qui exigerait (?) la

rait d'aussi vils exemples de lâcheté perverse et d'ignominieuse félonie.

« C'est dommage que vous autres, français, vous ne voulez guère le reconnaître, fit Sa Majesté presque mélancoliquement. »

Mais ce que les Français sont unanimes à reconnaître, triste Sire : c'est qu'ils n'ont pas d'ennemi plus féroce — dans son impuissance — que toi et ta séquelle de valets de l'Allemagne, oublieux du sang généreusement versé à Palestro, à Magenta, à Solferino, jusqu'à faire cause commune avec ceux à la domination desquels nous avons eu l'héroïque stupidité de te soustraire et qui se jouent de toi, te ruinent et te méprisent.

Pour finir, Sa Majesté me demanda pourquoi la presse française s'acharnait surtout contre M. Crispi ?

« On ne connaît pas véritablement les sentiments justes et pacifiques du président du conseil, poursuivit-il ; il aime la France, il l'a habitée assez longtemps pour l'aimer et l'apprécier. On se plaît à le considérer comme un féroce gallophobe, c'est une erreur. Il existe un malentendu dans la presse française sur tout ce qui touche aux affaires franco-italiennes, et cela est fort regrettable. »

Absolument comme les rôdeurs et les malandrins regrettent que les vigilants chiens de garde ne soient pas muselés. Ça viendra peut-être bientôt ; car, de tous nos législateurs, celui qui a le mieux l'air *Denoix* s'en occupe, avec sa proposition de rétablir le cautionnement des journaux... en attendant que les électeurs en exigent autant et plus de leurs députés, en garantie contre les bourdes onéreuses qu'ils commettent à nos dépens.

Après une légère pause, Sa Majesté reprit soudainement :

« On ne veut pas pénétrer jusqu'au fond de nos cœurs ; c'est un tort. On nous prend toujours par les mauvais côtés. »

Que voulez-vous, ô *Re poco galant* *uomo* ! il y a comme vous et les vôtres — des bâtons qui en ont partout ! Un Zola seul était préparé — par ses études scatologiques antérieures — à se montrer expert en la matière. Pourvu, maintenant, qu'il ne se serve pas de ses impressions de visite au Quirinal pour... *écrire au Pape* !

FRANGIN.



Vers la lumière

Ce qui caractérise avant tout les tentatives littéraires actuelles, c'est une extraordinaire inquiétude d'esprit, c'est une immense incertitude morale, c'est aussi un état psychique très particulier qui nous révèle de très grandes ressources d'enthousiasme que la société moderne, trop pratique, ne parvient pas à utiliser.

Ces constatations, un de nos plus distingués confrères, M. Léopold Lacour, les faisait dernièrement au *Théâtre de l'Œuvre*, dans une conférence très goûtée du public délicat et raffiné qui se pressait autour de lui ; pour le surplus, M. Léopold Lacour n'y va pas par quatre chemins : il exige de la part des jeunes hommes qui veulent accomplir une tâche artistique au théâtre, de la nouveauté, de l'originalité et de l'imprévu ; il proclame bien haut la nécessité pour eux de se tenir en dehors des formules et des conventions. Que sera ce théâtre entrevu par le conférencier ? Il n'en sait rien lui-même. Ce serait probablement, si j'en crois notre confrère, la scène idéale où les auteurs seraient déferents vis-à-vis de leurs interprètes, où ces derniers, par leurs caprices incessants, ne dénatureraient pas les passages les mieux venus, où, enfin, le dramaturge, mieux éclairé sur ses devoirs, au lieu de se servir d'une réclame aussi bruyante qu'intéressée, arriverait en silence à produire une pièce véritablement géniale et n'essayerait pas — nouvel Alcibiade coupant la queue de son chien — de voiler les défauts évidents de son œuvre par la description très détaillée des costumes de ses protagonistes.

Certes, M. Léopold Lacour a eu raison de s'émouvoir de la situation actuelle du théâtre et je l'approuve pleinement de vouloir y remédier. Cependant, je me permettrai de le chicaner sur un point : pourquoi notre confrère tient-il tant que cela à ce que nos jeunes auteurs dramatiques aillent s'inspirer des comédies les plus récentes d'Ibsen ou de

Strindberg ? Que l'art, en principe, n'ait pas de patrie, je vous l'accorde facilement ; mais le génie norvégien ne s'accordera que difficilement, je le crains, avec l'indépendante inspiration française. Il y a là quelque chose qui choque, et si je ne fais que l'indiquer à cette place, c'est que je suis sûr d'avance d'avoir été compris.

Je ne puis me résoudre à admettre que nous en soyons réduits à demander aux littératures étrangères des éléments de fécondité et de vie. Je persiste à croire que ces trésors que nous allons chercher si loin sont bien près de nous et qu'il n'y a qu'à se baisser pour les ramasser. Seulement, pour arriver à ce résultat, il faut de la volonté, il faut de l'énergie ; on se laisse trop aller au découragement, on se prend à douter trop facilement de soi-même. Eh ! quoi ! personne n'est donc prêt pour la bataille ? Qui nous apportera une idée vraiment neuve et hardie, qui la jettera frémissante sur la scène et la livrera avec une belle audace à la curiosité et à la discussion ? Si cet homme surgit quelque jour, et nous en avons la ferme espérance, croyez bien qu'il n'aura pas lu le théâtre d'Ibsen : ce sera une belle âme inquiète désireuse de vérité, sincèrement éprise de lumière. D'ailleurs, au théâtre, les réticences sont hors de saison ; il faut de la clarté, de la précision, de la netteté. On oublie trop ces théories essentielles, aujourd'hui ; on ne paraît pas se souvenir que Molière, Musset et Beaumarchais ne furent pas à l'école de l'idéologue de *Maison de Poupée* et l'on se moque avec trop de désinvolture de ceux dont on pourrait avec fruit étudier les exemples.

N'importe, cette tentative de réaction avortera : nous ne voulons pas croire que l'on s'écarterait de ces traditions d'élégance et de bon goût qui ont fait la réputation de nos dramaturges, et si nous approuvons en soi tout effort généreux et désintéressé, nous ne supporterons pas que, sous prétexte d'art, on verse dans une confusion aussi nébuleuse qu'incompréhensible. Nous sommes quelques-uns qui sommes décidés à tout pour stigmatiser ces hérésies littéraires, pour enrayer cette décadence.

GEORGES DEMESTRE.



CIRQUE RANCY

La réouverture du cirque Rancy avait attiré samedi soir un nombreux et très élégant public dans la salle de l'avenue de Saxe.

M. Rancy nous revient, après une longue absence, avec une troupe de premier ordre qui comprend deux ou trois numéros appelés à obtenir grand succès cet hiver.

Pour la partie équestre c'est, tout d'abord, M. Philis, l'écuyer qui possède aujourd'hui les traditions les plus pures de la haute école et monte de superbes animaux. Puis d'excellents écuyers, pour lesquels l'art du jockey n'a plus de secrets et de charmantes écuyères chez qui la grâce le dispute à l'agilité, et enfin M. Alphonse Rancy lui-même, présentant ses beaux étalons dressés en liberté et évoluant à la volonté et sur un signe de leur maître !

Des gymnastes d'une habileté remarquable sur le reck, quelques clowns divertissants complètent un ensemble qui fait honneur à la direction du cirque et promet de bonnes soirées pour la saison.

Comme d'habitude, le spectacle est terminé par une pantomime d'une étourdissante bouffonnerie.



SPECTACLES DE LYON

Eldorado

Le monde élégant s'empresse tous les soirs à l'Eldorado pour applaudir *La Vengeance d'Yvette*, ses ballets, ses tableaux vivants, Mme Duclerc, les 3 Joscarys, les Belgarie, les Magrons, M. Victorin.

L'Imprimeur-Gérant : V. BRETON.

Imp. spéciale du Journal de Guignol, 20, rue Cavenne, Lyon à l'appui

suprémie de la Comédie-Française et la conservation de ses privilèges : l'art est encore bien plus intéressé à la libre expansion du talent supérieur des Coquelin et des Sarah Bernhardt. On parle de décorer cette dernière ; qu'on commence donc par ne pas lui disputer le seul et unique partenaire capable de lui donner une « réplique » à sa hauteur.

Comment ! nous possédons, en France, les deux plus merveilleux artistes du monde, prêts à porter — par leur réunion dans le même théâtre — la scène française à son apogée, et l'on nous priverait de cette incomparable satisfaction, de ce plaisir délectable, pour une misérable question de *boutique* !... Conspez Claretie et ses « empêcheurs de jouer en rond ! » conspez !...

La grande Révolution a affranchi nos pères ; — Alexandre II, plus libéral que le « décret de Moscou », a affranchi les serfs de son immense empire ; — nous affranchissons les esclaves partout où nous planons notre glorieux drapeau « à travers les ténèbres de l'Afrique » :

Qu'on affranchisse Coquelin !... et que le « boulevard Saint-Martin » comme la « province » — laquelle paie la plus grosse part des impôts alimentant le budget et

dont une partie se transforme en subvention pour le Théâtre-Français — aient, aussi bien que « la rue Richelieu », le droit de posséder et d'applaudir cette illustration nationale, qu'on tente de déprécier en l'assimilant à un « article de Paris » exclusivement réservé à l'exportation.

U. MAURICE TIC.

ATELIER DE PEINTURE

SEIGNOL, artiste peintre, 5, rue Servient, Lyon. — Cours et leçons séparés pour dames et pour hommes, en dessin et de peinture.

Figure, paysage, animaux, fleurs, nature morte, pastel, aquarelle, etc., etc.

Un cours sur nature par semaine.

M. Ch. GERBERT a l'honneur d'informer le public que la réouverture des *Cours de diction, de prononciation et d'articulation* a eu lieu le 4 octobre.

Cours tous les jours, 35, rue Tupin, à l'entresol, angle de la rue de la République.

Une Maternité artificielle à Lyon

M. Lion, inventeur des couveuses d'enfants perfectionnées que l'on a pu voir fonctionner à l'Exposition, a fondé dans notre ville, rue de la République, 1, ancien local de la maison Chaîne, une maternité artificielle semblable à celle déjà créée à Nice.

Cet établissement reçoit et élève gratuitement jusqu'à complète gestation, tous les enfants venus avant terme ou débiles qui lui sont confiés.

Dix couveuses sont installées au début. L'ouverture a eu lieu dans le courant de novembre.

Les visiteurs, tout en satisfaisant leur curiosité, viennent en même temps apporter leur obole à une œuvre essentiellement utile.

Nous applaudissons à l'heureuse initiative de M. Lion, et nous sommes persuadés qu'il ne fera pas en vain appel à la proverbiale générosité lyonnaise.

D'ailleurs, c'est pour nos enfants !



Panorama de Bapaume

Le panorama de Lyon, boulevard Pommerol, près de la gare de Genève, vient de rouvrir ses portes avec une nouvelle toile due au pinceau de M. Armand-Dumaresq, la *Bataille de Bapaume*, une de nos rares victoires pendant l'année terrible.

Le moment choisi par l'artiste est la fin de la journée. Délogée de ses fortes positions et se voyant sur le point d'être tournée, l'armée prussienne se met partiellement en retraite, pendant que nos troupes attaquent avec vigueur les dernières positions de l'ennemi et mettent le désordre dans ses rangs.

Ce tableau est d'un effet saisissant et nous ne doutons pas qu'il obtienne un grand succès que le panorama de la bataille de Nuits à l'Exposition.

Eaux Minérales Naturelles

Françaises et Étrangères

MAUGUIN

Place des Célestins, et 2, Rue des Archaies

LYON

Concessionnaire de la SOURCE CACHAT, d'Evian-les-Bains

En Bonbonnes de 10 et 25 Litres

IMPRIMERIE DES FACULTÉS

20, Rue Cavenne, 20

PRÈS LE QUAI-CLAUDE-BERNARD

IMPRESSION DE **IMPRESSION** DE **IMPRESSION**
en tous genres
MENUS, CARTES
Catalogues illustrés
etc.

TRAVAUX SOIGNÉS — PROMPTE LIVRAISON

Beauté incomparable par le Lait de Roses

ENTRETIEN LA FRAICHEUR DU TEINT

Prévient et guérit toutes les maladies de la peau :
Acnés, Boutons, Gercures, Rougeurs, Feux du visage, Taches de rous-
seur, etc.

Flacons : 3 et 5 francs

EN VENTE

A la Pharmacie de
L'Éléphant, 6, rue St-Côme,
à LYON, et chez tous les
Pharmaciens et Parfu-
meurs.

Guérison certaine par le **DÉPURATEUR radical de L'ÉLÉPHANT** le plus efficace des dépuratifs pour prévenir et arrêter les maladies, en régénérant le sang et les humeurs, et assurer une longue vie sans souffrances.

Flacon, 4.50. — Litre, 10 fr.

Expédition contre mandat postal adressé à la

Gr. Ph^{ie} de l'ÉLÉPHANT, 6, rue St-Côme, LYON

Maison réputée pour ses produits frais et bon marché

Grand Débit

FORCE et SANTÉ par le Vin antianémique Barrier. — Litre 6 fr.

Imitations de Sang Dantes, Eczémas, Glandes, Rhumatismes, névralgies, constipation, etc.

Sirop pectoral de l'Éléphant et Toux, Rhumes, Mal de gorge, Fièvre 2.50

ANTICOR-BRELAND
1 fr. 25
GROS :
Ph^{ie} BRELAND, Lyon-Montchat
Chez Pharmaciens
Marchands de Chaussures
Coiffeurs

JOLIE ÉPICERIE-COMESTIBLES

Située centre de Lyon

PRIX : 700 FRANCS

Facilités de paiement. --- Cause de départ forcé
S'adresser BUDIN, 28, grande rue de la Guillotière

DEMANDEZ TOUS LES SOIRS

Aux abords des théâtres

LYON-THÉÂTRE

MUSICAL ET LITTÉRAIRE

Contenant le Programme officiel des Théâtres municipaux

DE LA VILLE DE LYON

PRIX : 10 CENTIMES

Administration, 20, Rue Cavenne, 20, Lyon